

*Souvenirs d'école*



Serge Nérac



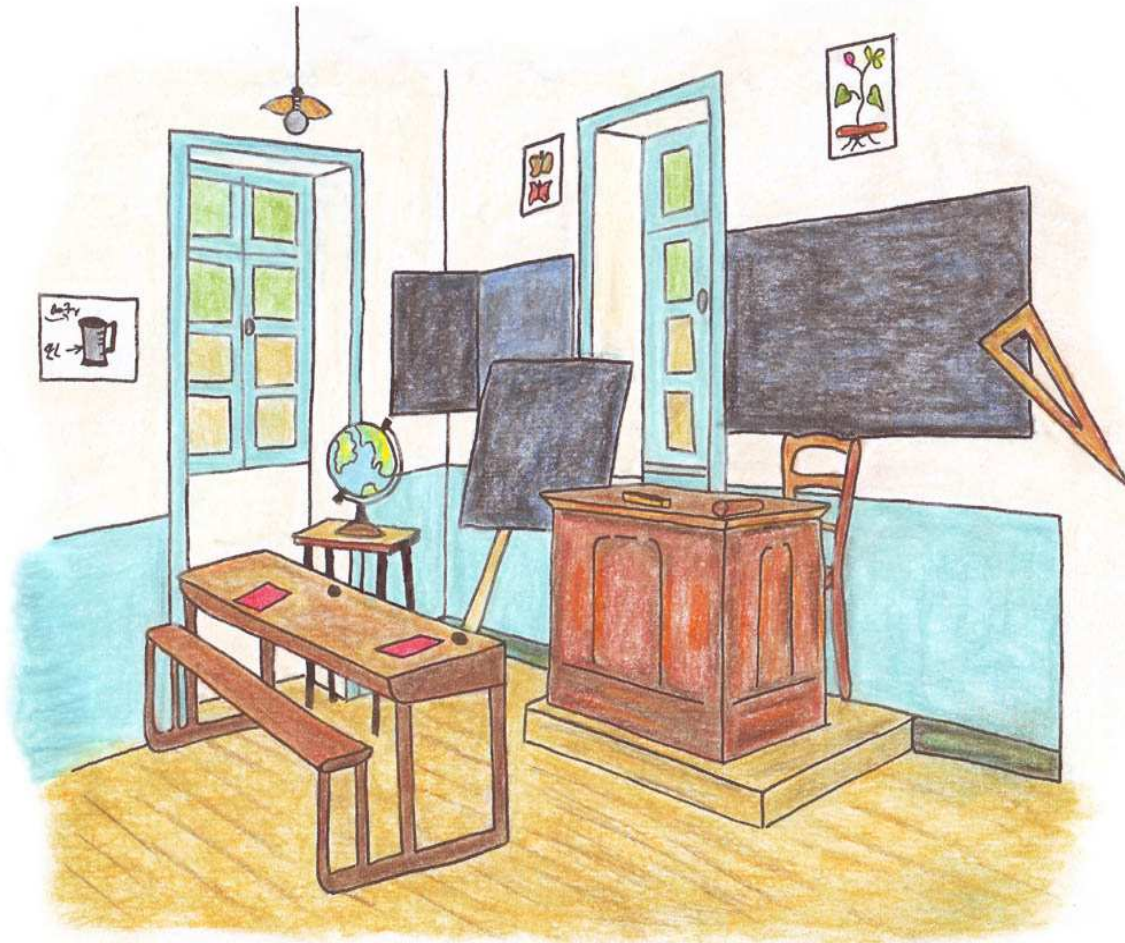


Serge Nérac

*Souvenirs d'école*

© Nérac, 2013





Nous venions, cette année là, de déménager et mes parents m'avaient inscrit à l'école du quartier. J'allais entrer en CM1. Les grandes vacances venaient de se terminer et, après un été passé sur la plage au soleil, la rentrée se précisait. Je n'étais pas impatient, mais je ne traînais pas les pieds non plus car j'avais toujours aimé l'école. Non pas que je fusse le parfait fayot ou un petit binocleux incapable de s'amuser ou de commettre des espiègleries. Mais je ne m'étais jamais trouvé face à des difficultés scolaires insurmontables et n'avais jamais renâclé face à la discipline de bon aloi à laquelle j'avais dû me plier jusqu'à ce jour.

C'est donc par un petit matin venté et pluvieux de septembre que ma mère m'accompagna jusqu'à la façade grise et terne de ma nouvelle école primaire. Les parents abandonnaient leur progéniture devant l'entrée principale où elle disparaissait, happée par l'ombre d'un hall délavé. C'était assez mélancolique ce piétinement mouillé où nous étions tous serrés sur le trottoir sous cette forêt de parapluies. A intervalles réguliers, les voitures venaient, dans un chuintement liquide, nous arroser les pieds et les bas de pantalons. Ma mère m'embrassa et j'allai vite rejoindre les autres, entassés dans une courette minuscule où se dressaient, décharnés, deux frères arbrisseaux, aux pieds ceints d'une grille métallique. Dans le carré découvert qui nous surplombait, au-dessus des bâtiments, le ciel charriait des nuages lourds et noirâtres qui filaient à toute allure. Des lumières blafardes suintaient de quelques fenêtres de classes situées dans les étages où l'on distinguait des murs vides aux teintes pisseuses.



La directrice, dame revêche aux cheveux gris, fit son apparition et rejoignit, d'un pas saccadé, le centre d'un préau lilliputien. Une sonnerie retentit et le silence se fit instantanément tandis que toute la petite population approchait au ralenti, en convergeant vers l'autorité suprême. Dans le même temps, des ombres géantes se faufilèrent entre les enfants et se placèrent à des endroits dispersés, réparties sur l'ensemble du préau où résonnait la voix acérée et tranchante de la directrice. Elle appelait, à l'aide de listes, les élèves de chaque classe qui allaient se ranger face au maître ou à la maîtresse dont ils allaient dépendre. Quelques enfants, déjà, pleuraient en silence, avec de grosses larmes qui leur roulaient sur les joues avant de s'écraser sur leur imperméable ou leur manteau déjà trempé. Il faisait froid, le préau n'était éclairé que de la faible lueur d'une ampoule emprisonnée sous une cage de verre bardée de fer. L'aube venait à peine de se lever et l'on pouvait légitimement s'inquiéter du sort qui pouvait nous être réservé dans ce lieu régi par d'autres lois que les lois ordinaires. Je vis, dans l'ombre d'un pilier, un petit CP timide se faire pincer la main très fort par un plus grand au sourire torve. Aussitôt, pour étouffer son cri, un copain sans doute, de l'agresseur, le bâillonna d'une main tout en lui serrant le cou de l'autre. Ses yeux roulèrent, exorbités dans leur orbite, sa tête vira au cramoisi et, quand l'étrangleur relâcha sa pression, il s'effondra sur le sol en suffoquant dans le même silence qu'un poisson rouge après un saut sur la moquette.

– PASCAL CERTAT ! hurla la directrice.

C'était moi ! J'étais avec la maîtresse à l'air chafouin. Ouillouillouille !! Je rejoignis vite mon rang où mes compagnons d'infortune étaient stationnés dans une lourde immobilité glaçante.



Lorsque les listes furent épuisées, l'odieuse sorcière frémit, ses yeux lancèrent des éclairs féroces puis elle disparut en se perdant dans les couloirs qui s'enfonçaient dans les profondeurs de la bâtisse. Quand le claquement de ses talons ferrés eut fini par mourir dans un écho lointain, notre rang s'ébranla peu à peu à la suite de notre gardienne qui n'avait même pas daigné poser les yeux sur nous.

– Accrochez vos manteaux aux porte-manteaux et en rang sans un mot ! vociféra notre maîtresse après que nous ayons eu grimpé des volées d'escaliers.

– Mais tu n'as pas compris ! brailla-t-elle, en s'avançant en direction d'un petit rouquin qui avait chuchoté quelque chose d'inaudible à son voisin. Je vais t'apprendre moi, à respecter les règles !

Elle lui pinça le menton du bout des doigts et fit valser sa tête dans tous les sens. Elle finit quand même par le lâcher et lui aboya, tandis que les yeux du pauvre malheureux s'inondaient de larmes :

– Tu as compris ? Et que je ne t'y reprenne plus !

Elle se remit à la tête du rang et nous fit tous entrer dans une salle de classe aux murs vides. Nous nous avançâmes, l'échine courbée, la tête baissée, les yeux fuyants tout en nous éparpillant progressivement entre les tables. Un ordre brutal nous déchira les tympanes d'aigus stridents :

– ASSIIIIiiiiiiiiis !!!

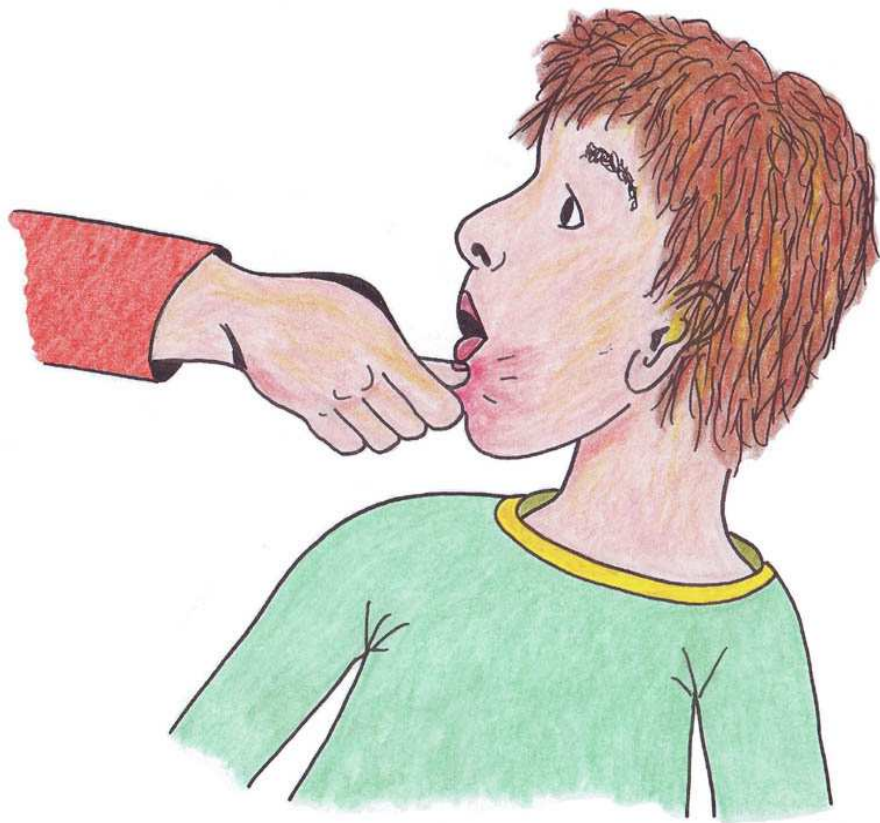
Chacun se précipita vers la chaise la plus proche de lui et se figea dessus tel une statue de Pompéï, faite de lave, tout droit venue de l'Antiquité.

Elle nous commanda alors de sortir notre trousse du cartable et commença par nous distribuer à chacun, un cahier de jour rouge sang, dans lequel s'alignaient des modèles d'écriture compliquée en lettres écarlates.

– Vous allez recopier la date, en commençant au point de la première ligne, articula-t-elle d'une diction cinglante, tout en se retournant pour l'inscrire au tableau en caractères prétentieux alternant les pleins et les déliés.

– Je vais venir remplir votre encrier, annonça-t-elle ensuite en s'emparant d'une bouteille en verre remplie d'encre violette et munie à son goulot d'un versoir métallique. A la moindre tâche, continua-t-elle, les souillons et les négligés s'en repentiront !

Nous ne comprenions pas toutes les finesses de son vocabulaire élaboré, mais savions sans nul doute, qu'il valait mieux s'appliquer le plus possible.



Je trouvai, coincé dans le rabat du protège-cahier, un beau buvard rose immaculé que je m'empressai de sortir et de placer sous la première ligne de ma page d'écriture. Je trempai la plume de mon porte-plume dans l'encre violette de mon encrier en porcelaine, enchâssé dans un trou de mon pupitre, et je commençai à tracer, méticuleusement, les premières lettres de la date. La plume grattait et raclait sur la feuille, dans un silence monacal uniquement traversé çà et là, du grincement du bois des pupitres et des bancs. J'entendis soudain un cri étouffé ; me retournai et découvris le voisin de ma rangée, à gauche, tout à fait affolé devant le pâté d'encre qu'il venait malencontreusement de commettre. Ses yeux exprimaient la stupeur mêlée d'effroi. Moi-même, je serrais les fesses pour me tenir prêt à mieux encaisser les débordements de violence qui n'allaient pas tarder à éclater dans mon dos. Pour le moment, la maîtresse passait entre les rangées, scrutant avec minutie, la besogne laborieuse à laquelle elle nous avait soumis. Elle se retourna brusquement, sans doute pour surprendre quelque écolier goguenard et, d'un coup de hanche, heurta l'épaule d'un élève qui ramenait vers sa page, une plume gonflée d'encre fraîchement puisée. Immanquablement, une énorme goutte violette alla exploser sur la belle feuille blanche d'écriture. L'écolier ne put réprimer un râle rauque au fond de sa gorge. La maîtresse se retourna aussitôt et découvrit l'acte de vandalisme. Elle hurla : « aaaAAAAHHHHH !!!!!!!!!!! », sa colère enfla comme une bourrasque et d'un geste, elle arracha la page du malheureux. Par la suite, dans les semaines qui suivirent, je la soupçonnai de bousculer intentionnellement ceux qu'elle souhaitait terroriser.

– Recommence tout ! ordonna-t-elle.

Sûrement, à la tête déconfitée de mon voisin de gauche, elle suspecta celui-ci de quelque bavure. Elle se précipita sur lui, et l'on entendit distinctement le déchirement de sa feuille, net, professionnel, emphatique, puis, un froissement, et enfin le choc vif et léger de la boule lancée contre son front.



La boule rebondit et alla rouler sous les tables pour venir s'immobiliser sous les pieds du petit rouquin qui s'était déjà fait remarquer dans le couloir. Il écarquilla les yeux, en proie à une profonde perplexité. Les balles, les ballons, il devait connaître car il ne put résister à l'envie de donner un petit coup de pied à la boule de papier qui venait de se placer sous sa semelle. Il remonta la tête, satisfait de son tir, pour rencontrer le regard de la maîtresse qui n'en avait pas perdu une miette.

Elle bondit derrière lui et lui agrippa les oreilles qu'elle étira dans un sens puis dans l'autre, communiquant à sa tête, un mouvement de balancier tel un métronome réglé au rythme de la polka.

– A-LORS CO-MME ÇA ON AI-ME LE FOOT ! chanta-t-elle en accompagnant le mouvement. Ici, on est là pour TRA-VA-ILLER ! Et les marioles de ton espèce, je leur passe le goût de jouer !

Elle le lâcha et avertit :

– Et que personne ne s'avise jusqu'à ce soir, de toucher à cette boule de papier juste bonne pour la corbeille.

Celle-ci avait roulé jusque sous les pieds d'une fillette qui contorsionnait ses jambes pour ne pas risquer, de seulement frôler cet objet radioactif.



La maîtresse entreprit ensuite de se lancer dans les finesses des accords avec les auxiliaire être et avoir. Ces notions rébarbatives étaient propices à la baisse de vigilance, à la lassitude, à l'ennui, voire à la somnolence... Bien mal en prit à Paul, garçon rêveur aux traits denses et amples.

– Paul ! Alors ? Comment accorde-t-on le participe passé quand il est utilisé avec l'auxiliaire avoir ? piailla la maîtresse.

– Euh... Avec l'auxiliaire avoir, on n'accorde jamais... hasarda l'audacieux avec un air qu'il s'efforça d'être assuré.

Le froncement de sourcils de la maîtresse nous fit réaliser à tous que la réponse était erronée. Heureusement, c'était Paul qui était sur le grill, et il nous fallait, à nous autres, ne pas trahir notre propre ignorance par un tressaillement involontaire dans notre physionomie, une attitude qui aurait pu nous faire repérer et donc, nous faire partager le sort peu enviable de notre camarade soumis à la question.

– On n'accorde jamais... répéta-t-elle énigmatiquement d'une voix mielleuse.

– Euh... Si ! On accorde, se précipita-t-il. On accorde le verbe qui a participé au passé ! Oui, voilà !



– Qui a participé au passé... reprit-elle encore avec lenteur, en détachant bien chaque syllabe. Elle se dirigea vers lui et, agrippant ses joues, déclama à nouveau en cadence : « Le participe passé s'accorde en genre et en nombre avec le complément d'objet direct si celui-ci est placé avant l'auxiliaire avoir ! Répète ! »

Le pauvre essayait tant bien que mal d'articuler la phrase rédemptrice en même temps que la harpie lui pétrissait les joues énergiquement, mais il était vraiment difficile de discerner un sens cohérent à cette bouillie informe qui sortait de sa bouche. Elle le lâcha, prit du recul en se retournant vers nous et, nous parcourant du regard, elle interrogea :

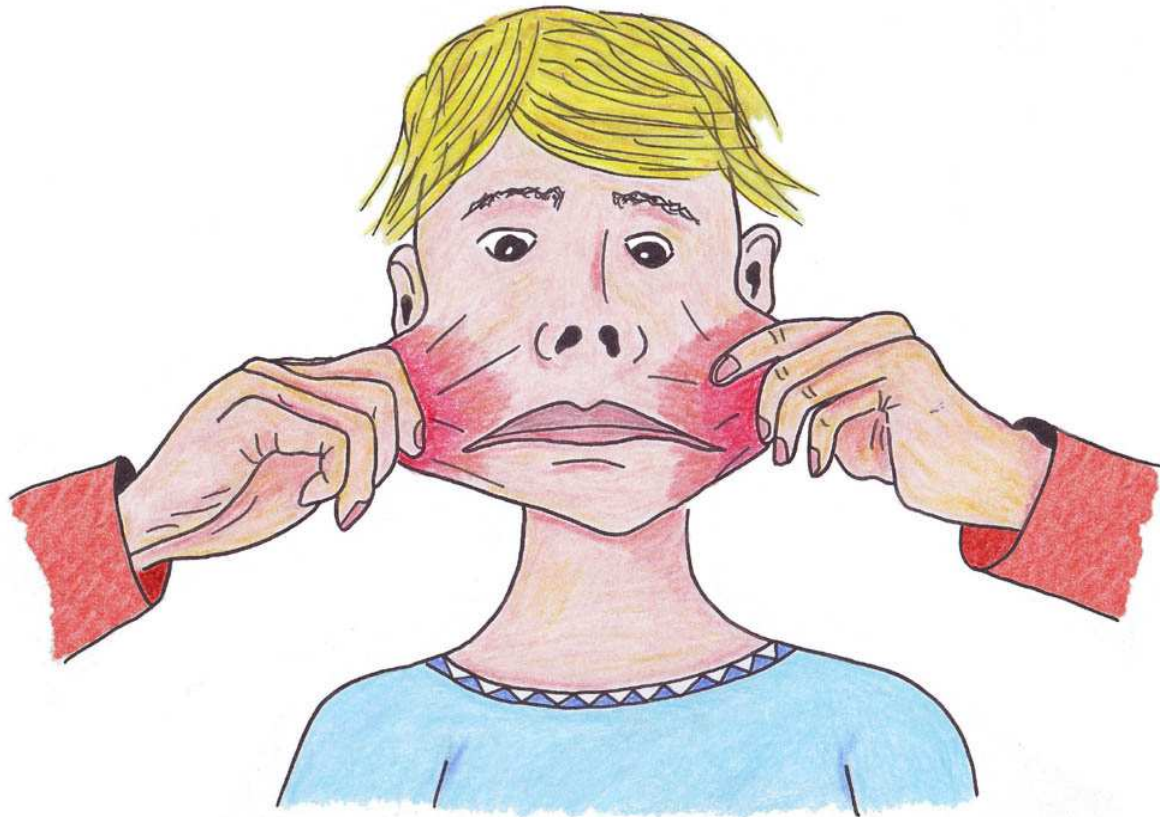
– Sinon ?

« Sinon quoi ? » me dis-je, tétanisé en mon for intérieur. Et je devinai bien, aux regards pétrifiés, que chacun de nous se posait la même question : « Sinon quoi ? », ne sachant même plus à quelle proposition principale, la question se rapportait.

La dragonne, face à nos yeux vides, aboya :

– Sinon ? Si le complément d'objet direct n'est pas placé devant ? Toi ! désigna-t-elle de son index rageur en le pointant sur un petit gros à l'air placide. Réponds !

– S'il n'est pas placé devant...? hésita-t-il avec des yeux ronds. C'est qu'il est derrière... finit-il par trouver, dans une étincelle de génie.



- C'est qu'il est derrière... répéta-t-elle, douceuse. Cherche encore et précise ta réponse...!

Cependant, elle se dirigea vers le rayonnage de la bibliothèque située dans le fond de la classe, s'empara d'un gros dictionnaire et revint se poster derrière le malchanceux.

- Tu vas réaliser, toi, ce qu'il y a derrière !

Elle abattit alors le gros volume sur son crâne. J'eus l'impression qu'il se ratatinait sous la poussée d'enfoncement communiquée par la vitesse de frappe conjugée au poids dudit dictionnaire.

– Il faut toujours se méfier de ce qu'il y a derrière... finit-elle d'expliquer, l'air inspiré. Si le complément d'objet direct n'est pas placé devant, alors oui, c'est qu'il est derrière ! continua-t-elle. Mais alors là, il ne faut plus accorder le participe passé avec lui ! Dans ce cas, le participe passé ne s'accorde pas ! Compris ? lança-t-elle à la cantonade.

- Ouiiiii. fimes-nous tous en chœur d'une voix monocorde.

- Bien ! Nous allons à présent, passer aux exercices d'application ! Ouvrez vos cahiers du jour !



« Oh làlàlà... », me dis-je, encore le cahier du jour... ». Il me terrorisait ce cahier du jour rouge sang. Il était devenu le symbole de l'épreuve sans cesse renouvelée. En effet, la maîtresse parsemait ses exercices de pièges et de chausse-trappes finement étudiés, me rendis-je très vite compte. Cela lui donnait la légitimité pour maltraiter les uns ou les autres. Ce monstre brutal et odieux s'ingéniait à nous martyriser en inventant mille stratagèmes pour se justifier :

« Les belles carottes que le cultivateur courageux a (**ramasser**) sont dans la soupe. La robe que la ménagère a (**acheter**) est bon marché. Nos cousins nous ont (**aider**) à rentrer les foin. Les ouvriers consciencieux ont été (**apprécier**) et ont (**recevoir**) une augmentation de salaire. »

Et cela continuait sur la surface entière de deux tableaux, en écriture serrée, et aux lignes enchevêtrées. Depuis l'instant où la maîtresse avait achevé de copier le pensum, elle sillonnait la classe, circulant entre les rangées. Il valait mieux ne pas avoir l'idée d'essayer de copier sur son voisin car, mieux qu'une caméra de surveillance rotative, les yeux de la gardienne balayaient la salle de classe et avaient acquis une expertise sûre pour débusquer les regards obliques qui tentaient de loucher sur un cahier proche. A ce jeu là, les tondus et les rasés avaient plus de chance en subissant moins de dommages.

Après son inspection tatillonne de chaque pupitre, la maîtresse repartit à son bureau où elle s'assit, aux aguets, impressionnante comme une chouette effraie. Le silence de la classe était, à partir de ce moment là, régulièrement traversé du sifflement des craies qui venaient percuter en un bruit mat, le front, la joue, le crâne ou dans le pire des cas, l'œil d'un malheureux visé pour, à distance, le reprendre à l'ordre. Car, bien sûr, même après de longues années d'entraînement, les tirs étaient toujours hasardeux, ce qui était dû à la projection à mains nues dont on pouvait déplorer l'imprécision.

Un système de lancement plus sophistiqué aurait épargné bien des yeux crevés...



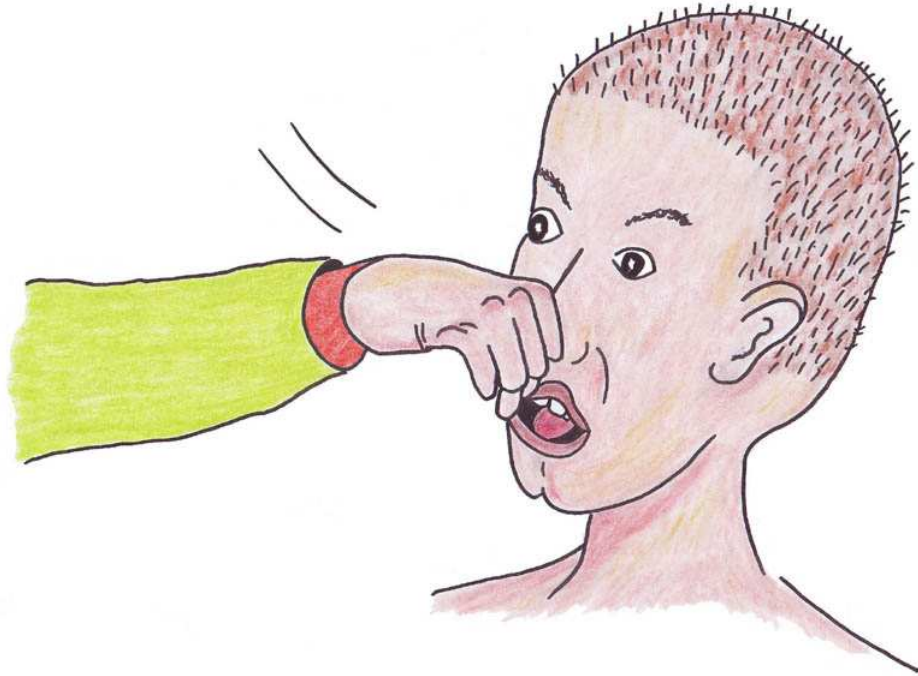
On entendait aussi continuellement, en un bruit de fond lancinant, les sanglots d'un enfant giflé ou tourmenté d'une façon ou d'une autre, bientôt relayé par un autre qui prenait sa suite ou venait rajouter sa lugubre ligne mélodique, à la première voix.

On vécut, cette année là, dans une terreur perpétuelle. On ne savait pas de quoi. Tout semblait possible, de la simple mèche de cheveux tirillée jusqu'à la déportation pure et simple en un bagne lointain. On ne savait pas ce qui pouvait advenir... Rien ne pouvant être totalement exclu, on imaginait le pire, sans pouvoir pourtant se le représenter.

De la brutalité, de l'arbitraire, voilà de quoi était fait notre univers.

Les commandements de tous ordres se succédaient à un rythme vertigineux et chaque faux pas était sévèrement corrigé...

- Ne mets pas tes doigts dans ton nez !
- Ne louche pas !
- Tiens-toi droit !
- Ne ronge pas tes ongles !
- Arrête de balancer tes pieds, de te tortiller !



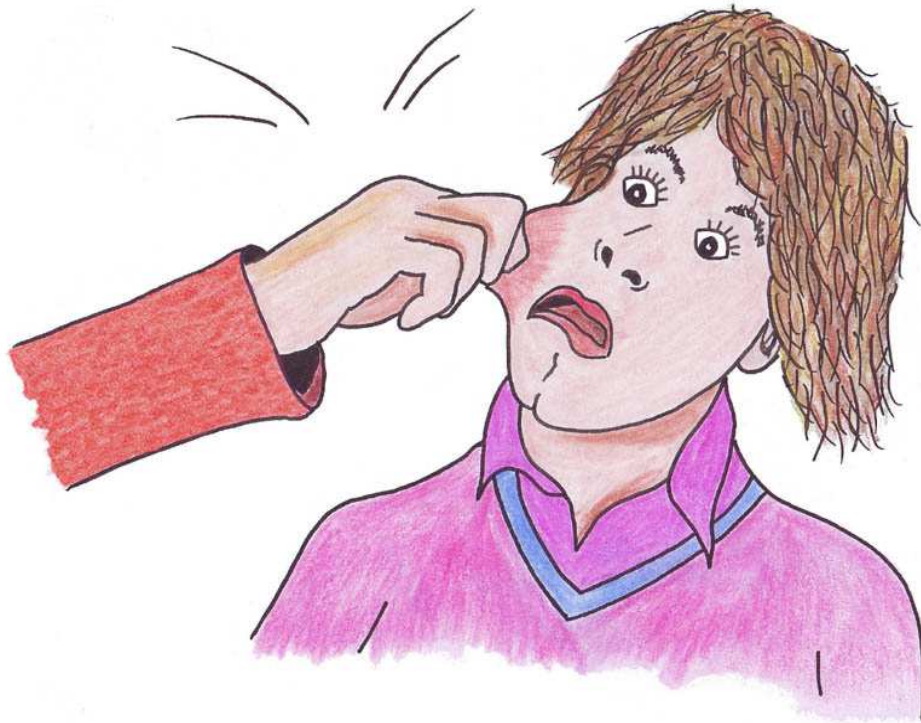
La matinée finit par toucher à sa fin. J'étais toujours vivant et m'en félicitai.

Nous partîmes presque tous déjeuner à la cantine où nous furent servies, à l'aide de louches ternes et cabossées, des nourritures infectes aux fumets graillonneux. Un enfant puni, nous ne sûmes pourquoi, resta au piquet toute l'heure, le nez tourné vers le mur, mains sur la tête.

Quand le repas fut achevé, nous retournâmes en classe pour des activités plus récréatives que le matin, nous annonça la maîtresse. Il ne fallait pourtant toujours pas bavarder car les commères et les pipelettes étaient sévèrement punies.



– On ne bavarde pas en classe ! rappela la maîtresse à Sylvie, fillette à la langue bien pendue. « Tout labeur donne du profit, le bavardage ne produit que disette. », lui enseigna-t-elle encore en lui pétrissant les joues qu'elle étirait comme de vulgaires baudruches.



Pour les récalcitrants, les têtes de pioche, les têtus, les obstinés, on passait au degré supérieur des injonctions qui avait pour but de provoquer un choc de conscience :

Les lunettes, si l'on en portait, étaient décrochées puis jetées rageusement sur la table avant que ne soit appliquée, une bonne paire de gifles cinglantes.

– Mais vas-tu te taire, espèce de petite peste ! hurlait la mégère.

Comme on le voit, les claques et les taloches rythmaient la longue partition de la journée comme les percussions rythment la musique africaine.



Sûrement par association d'idées, la maîtresse entreprit alors de nous faire chanter. Pour cela, elle s'installa derrière une sorte de piano miniature qui résonnait comme une boîte de fer blanc. Nous étions encouragés à y mettre du cœur et de la conviction. « Car, déclara-t-elle, la musique adoucit les chagrins, rend serein et favorise l'humeur heureuse. » Nous avons donc l'ordre strict de soigner les vocalises en articulant de façon bien nette, dos droit et tête haute ! Elle tapait sur son instrument qu'elle malmenait comme l'un d'entre nous, tout en brillant tel un âne. Malgré cela, elle avait l'ouïe fine, nous affirma-t-elle, et ne tolérerait aucunement les dissonances...

« ... Il s'en fut à la chasse, à la chasse aux perdrix carabi, toto carabo, titi carabi, compère Guilleri. Te lairas-tu, te lairas-tu, te lairas-tu mourri ? »



Il fallait bien retenir les paroles et surtout, s'efforcer de chanter juste, avec entrain et le cœur joyeux; ni trop fort, ni trop bas !

Soudain, ses mains restèrent suspendues en l'air comme deux oiseaux de proie, ses sourcils s'inclinèrent en convergeant vers la racine du nez et elle lança, en apostrophant Clémentine : « Mais qu'entends-je ? A qui appartient cette désagréable voix grinçante ? Ne serait-ce pas à toi, petit oiseau déplumé ? » Elle s'empara du rouleau de scotch d'emballage rangé dans le tiroir et régla son compte à la frêle fillette qui n'avait pourtant pas ménagé ses efforts...



Quand elle eût épuisé les joies vocales, elle claqua le couvercle de son clavier et nous fusilla du regard.

– C'était horrible ! lança-t-elle. Ah ! Il y a du travail...!

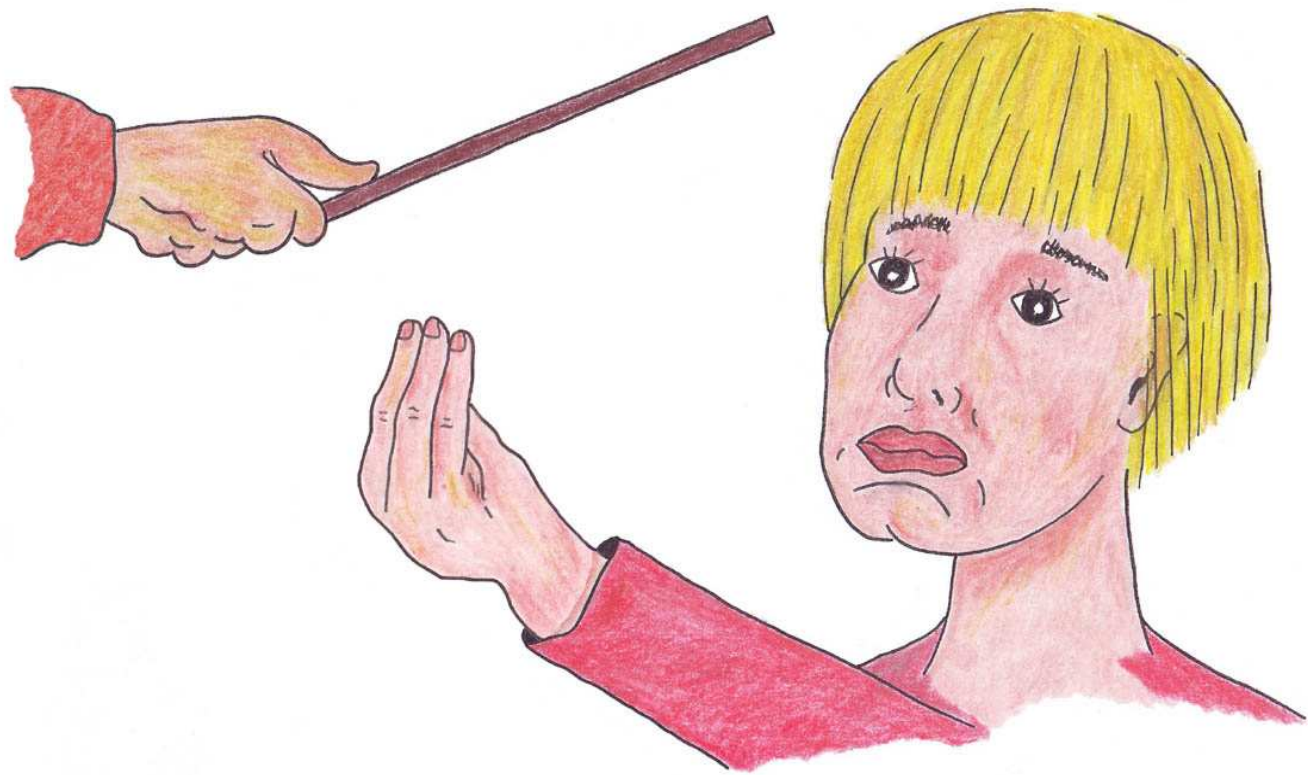
Elle avisa un élégant petit blondinet et l'accusa :

– Mais... tu souris, toi ! Oui ! Ça t'amuse, vos pauvres performances musicales ? Tends tes doigts ! ordonna-t-elle. On va jouer au chef d'orchestre.

Il dressa ses doigts en l'air, serrés les uns contre les autres, tandis qu'elle battait la mesure d'un air inaudible. Puis, la règle s'abattit à toute volée sur leur extrémité.

– aaaAAAAHHH !!!!

Il avait de la chance car parfois, m'apprirent des copains à la récré, il y en a, l'année passée, qui, leur avait-on raconté, avaient eu un ongle fendu et même cassé pour certains.



– Bon, voyons si vous êtes meilleurs en math ! Tentons les tables de multiplication !

Sa tête pivota, à la recherche d'une proie facile. Le premier mouvement eut été de s'affaisser imperceptiblement sur notre chaise pour prendre le moins de place possible dans son champ de vision. Mais, quelques heures seulement en sa compagnie, nous avaient appris que cette stratégie donnait des résultats contraires aux espérances. Chacun tentait donc d'adopter une posture, la plus détendue et sereine possible. Son regard s'arrêta sur la fille la plus sage et la plus douce de la classe.

– Marion ! Viens ici ! Table de neuf !

La victime s'avança, tête baissée, le regard éteint, jusqu'à l'estrade-échafaud et commença :

– Neuf fois un neuf. Neuf fois deux dix-huit. Neuf fois trois vingt-sept. Neuf fois quatre...

Elle hésitait. Elle cherchait. Elle allait trouver... Mais la furie avança ses mains vers le bonnet, le bonnet d'âne ! Marion surprit son geste et un grand trou noir se fit dans sa tête d'où plus aucun nombre ne voulut sortir. La maîtresse se dirigea vers elle, l'attrapa d'une main, vigoureusement par le col, tout en saisissant, de l'autre, le bonnet d'âne. Elle la traîna jusqu'au coin, face au premier rang puis lui déposa, comme on couronne une reine, à deux mains, sur la tête... le bonnet d'âne !

– Voilà la récompense pour les paresseuses qui n'apprennent pas leurs tables de multiplication ! clama l'affreuse marâtre.

Et les sanglots étouffés de la pauvre Marion, ruisselaient dans le silence de la classe comme fait la pluie sur les vitres.



Je réussis à survivre à cette année.

Bien sûr, je reçus moult paires de claques. Mes oreilles furent malmenées et tirées dans tous les sens. J'ai copié des pages entières de lignes de punition pour une simple confusion dans une conjugaison, un s oublié, une retenue omise, une table de multiplication hasardeuse... J'ai accompli, en tours de cours, la distance du tour de France. Je dus supporter des pinces à dessin accrochées aux oreilles une heure interminable. Je fus enfermé dans un cagibi noir, une matinée complète, oublié sans doute... Et je ne fus pas le seul. Nous passâmes à peu près tous par ce régime là.

A présent que je suis très âgé, en me remémorant l'enfant que j'étais, je pense à ces moments sans nostalgie. J'écris sans fautes et je n'hésite pas dans les multiples, c'est vrai...



Mais quand je vois les maîtresses gentilles et compréhensives que les élèves ont aujourd'hui, je me dis :  
« Tout cela était-il bien nécessaire...? »





[www.bleu-citron.eu](http://www.bleu-citron.eu)

